

Les confiseries d'un enfant du siècle. Note sur André Gide

Sylvie Patron

▶ **To cite this version:**

Sylvie Patron. Les confiseries d'un enfant du siècle. Note sur André Gide. Littérature, 1993, 92, pp.83-89. hal-00806236

HAL Id: hal-00806236
https://hal.science/hal-00806236

Submitted on 29 Mar 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sylvie Patron, Paris

LES CONFISERIES D'UN ENFANT DU SIÈCLE (Note sur André Gide)

Pour n'avoir pas eu dans l'économie de l'œuvre, la place de la madeleine, ni dans la critique sa fortune, les confitures sèches d'André Gide n'en ont pas moins droit à être serrées dans le garde-manger des écrivains : leurs péchés mignons font aussi la littérature. Afin de tourner une page d'histoire littéraire (celle des mardis de Mallarmé, en haine du réalisme et de la réalité), Gide ne déclare-t-il pas, dans *Si le grain ne meurt* : « Je fus sauvé par gourmandise.... » [1]. Au départ, il y a cette phrase des *Nourritures Terrestres* : « *(Je me souviens que, tout enfant, je rêvais des confitures sèches dont il est tant question dans les Mille et une Nuits. J'en ai mangé depuis qui sont à l'essence de roses, et un ami m'a parlé de celles qu'on fait avec les letchis.)* » Elle est en italique car prise dans le contexte de la « Ballade des plus célèbres amants », dans laquelle le sujet endosse successivement des identités diverses, au gré du partenaire appelé par les apostrophes féminines (« *Bethsabée (...), je fus David...* », etc.). Le passage qui fait référence au Conte des trois calenders, dans les *Mille et une Nuits,* possède une étendue quelque peu supérieure (« *Zobéide, je suis l'esclave que vous rencontrâtes au marin...* »). C'est à ce moment que le trait distinctif auquel se réduit le personnage du porteur, l'« histoire » qu'il va devoir à son tour raconter, s'associe avec le thème des provisions de bouche pour précipiter la notation autobiographique : dispensé du pacte que la parenthèse suffit à sceller, le JE protéiforme offre à son destinataire de prédilection l'expression sublimée d'un petit mythe personnel. En tant qu'il est rapporté à l'univers de l'enfance, le livre dont il est question ne représente plus un obstacle dressé contre l'appréhension brute du réel, la médiation à détruire, comme dans l'autodafé un peu affecté du début (« Il faut, Nathanaël, que tu brûles en toi tous les livres »). Au contraire il stimule l'activité imaginaire, sans pour autant la vouer, comme dans la syntagmatique proustienne, à souffrir du

1. Les œuvres de Gide seront citées dans les éditions suivantes : *Les Nourritures Terrestres* in *Romans,* Gallimard, La Pléiade, 1058 ; *Journal I* (1889-1939), *idem.,* 1951 ; *Journal II* (1939-1949), *Souvenirs, idem.,* 1954 ; *Prétextes,* Mercure de France, réédition 1990 ; *Les Cahiers et les poésies d'André Walter,* Gallimard, 1952.

Persée creative commons

réel une déception ultérieure. Néanmoins, comment passer outre la contradiction qui peut s'élever, eu égard à l'arrêté du premier livre : « Il ne me suffit pas de *lire* que les sables des plages sont doux ; je veux que mes pieds nus le sentent... Toute connaissance que n'a pas précédée une sensation m'est inutile » ? De fait, la critique de Gide porte sur la relation prédicative — l'attribut du sujet dans « les sables sont *doux* » ou « elles sont *à l'essence de roses* » — que l'expérience seule a pouvoir d'établir, le savoir livresque révélant par comparaison son infirmité. Mais elle ne remet pas en cause la sensualité réelle d'une rêverie enfantine sur le référent, ou plutôt sur la probabilité même de l'existence d'un référent, pour le signe paradoxal que constituent ces « confitures sèches », au sein d'un imaginaire occidental. Dans le temps des *Nourritures,* l'ancien objet de convoitise devenu objet d'étonnement, incarne l'irréel et le réel tout à la fois, et correspond sur un fragment de texte minime aux deux finalités que se donne la fiction du livre : d'une part, créer de l'exotisme et du nouveau, en réaction contre le monde de l'habitude et de la contrainte ; de l'autre, agir sur le lecteur, en excitant sa sensualité au lieu d'en appeler à son intelligence. La sensualité gidienne a le sens d'une synthèse euphorique : le passé du rêve rejoint le présent du souvenir, l'interrogation posée par le livre est comblée par la connaissance qu'apporte le voyage, le plaisir de bouche s'augmente de celui de la parole amicale... Livre de jeunesse.

*
* *

En matière de sensualité, ces fameuses confitures sèches, échantillon parfait des *Nourritures Terrestres* — charnelles et sucrées comme la grenade, gercées comme la terre en attente de l'eau — n'ont rien à envier au petit coquillage de pâtisserie, pour celui qui enfant ne connut de plissage sévère et dévot que les jupes de sa mère. Deux articles repris dans *Prétextes* en font foi, parus initialement dans *L'Ermitage* et *La Revue Blanche* en 1899 et 1901, à l'occasion de la nouvelle traduction des *Mille et une Nuits* par le Dr J.C. Mardrus. Phénomène d'époque : on se rappelle la page de *Sodome et Gomorrhe* [2] où la mère du Narrateur fait venir secrètement à Balbec les deux versions du livre désiré. Sont alors retenus en guise de traits différentiels : d'une part, la défamiliarisation qui tient au titre *(Le Livre des Milles Nuits et une Nuit),* comme aux noms de personnages et de fonctions (Schahrazade, le Kalifat), d'autre part une crudité inconnue du lecteur d'A. Galland — « Mais après avoir jeté un coup d'œil sur les deux traductions, ma mère aurait bien voulu que je m'en tinsse à celle de Galland (...). En tombant sur certains contes, elle avait été révoltée par l'immoralité du sujet et la cruauté de

2. M. Proust : *À la Recherche du temps perdu,* T. III, Gallimard, La Pléiade, 1988.

l'expression. » On sait aussi que dans *Le Temps Retrouvé,* Proust donnera la traduction comme image de l'activité et de l'éthique de l'écrivain, et les *Mille et une Nuits* en exemple de ces livres aimés qu'on ne peut refaire qu'en les renonçant ; s'attachant au plan de la narration (récit-cadre centré sur Schéhérazade), il fondera la comparaison avec son propre livre sur l'écriture nocturne et toujours recommencée. Au contraire, Gide insiste davantage sur le fait que le texte s'offre à la lecture dénué de tout nom d'Auteur, et l'exprime de la manière suivante : « Le récit n'a plus rien de personnellement littéraire. » Cette formulation permet de comprendre le rapport établi dans *Les Nourritures* entre un livre qui prétend échapper à la littérature, et la dispersion de la « personne » au bénéfice d'une « présence » aussi insistante qu'indéterminée. Dans le texte des *Mille et une Nuits,* l'effacement de la littérature en tant que manifestation d'une subjectivité unique, a pour corollaire d'éveiller le lecteur à l'écoute de la « voix même du peuple » : « c'est *son* livre, et c'est tous ses livres, sa littérature, sa Somme ». L'anonymat requiert de la lecture, non plus qu'elle recherche en arrière du texte une intention cachée de l'auteur, mais plutôt qu'elle témoigne de sa disposition à l'accueil devant le monde que le texte déploie : « Dans les *Mille et une Nuits,* comme dans la Bible, un monde, un peuple entier s'expose et se révèle. » Abolir la distance culturelle dans le temps et dans l'espace : tel est pour Gide l'enjeu d'une lecture qu'il compare volontiers à un voyage. Il ne s'agit pas moins que de se comprendre soi-même, en s'exposant à l'autre de la civilisation d'origine gréco-romaine, qui se dit à la fin du siècle en termes de race ; « il faut la prendre telle » : la rencontre, l'écoute, et l'attention à la différence auxquelles la lecture fait appel de façon privilégiée, fournissent de manière générale les bases de l'éthique gidienne. Les considérations sur la traduction de Galland enveloppent à l'évidence une critique d'ordre politique, dans la dénonciation des trois vices suivants : ethnocentrisme (par le respect témoigné à Louis XIV bien plus qu'au sultan Schahriar), nationalisme (en un temps où « les Français avaient plus de droit que nous n'avons d'être infatués de la France », même si la pique adressée aux contemporains se paie par une image mythique du Grand Siècle), démagogie dans le sacrifice fait à l'horizon d'attente du public en « réduisant au bon goût français » l'ouvrage traduit. Ainsi la chronique gidienne s'investit-elle d'un sens moral et politique, en engageant, non à ramener le texte à son propre système de référence, mais soi-même à se mettre en route vers l'*orient* du texte... La boucle est bouclée lorsque dans le *Journal.* Gide rapporte que c'est aussi le livre donné à Athman, l'ami algérien, à Biskra en 1896.

Il ne serait pas juste de dire que c'est la disposition de l'article sous forme d'une « Lettre à Angèle » qui motive le ton autobiographique, puisque le second article, dépourvu de la convention épistolaire, ne se fait pas faute d'y recourir également. Gide confesse à l'appui de son étude de *L'Ermitage,* qu'avec la Bible, les *Mille et une*

Nuits furent le premier livre qu'il ait lu. Cette association, fruit dans une certaine mesure des hasards de l'éducation, reste à ce point gravée qu'elle est prétexte, en ouverture du deuxième article, à une classification d'ordre anthropologique : « ceux qui devant ces deux livres s'émeuvent ; ceux devant qui ces livres restent et resteront fermés ». Il convient de relire le début de *Si le grain ne meurt* pour comprendre que la paire des livres redouble symboliquement le couple des parents, voire même des deux familles destinées à « dialoguer en moi » (nouvelle adresse à Monsieur Barrès). Pour autant, deux principes d'éducation s'opposent, englobant des conceptions différentes de la lecture ; c'est ainsi que la mère, qui porte la sensualité plutôt comme un manque (laquelle se fixe comme on sait sur la tante Lucile), qui incarne le légalisme et la responsabilité morale, la mère défend la soumission inconditionnelle, donc le suspens dans la lecture de toute signification autre que prescriptive, tandis que le père — homme de loi, *Vir probus* — se déclare au contraire favorable à l'explication. « Expérience » est le terme employé pour qualifier la première lecture du Livre de Job, cérémonie même peut-on dire, où la compréhension du sens se révèle beaucoup moins importante que la constitution de soi dans l'impression laissée. Quant aux *Mille et une Nuits,* Gide reconnaît sa chance d'être « entré nu » dans ce livre — on relèvera le rapport du livre au corps, rapport de désir, dont le *Journal* se porte garant (« J'ai vécu jusqu'à 23 ans complètement vierge et dépravé... », au milieu d'une accumulation de lectures qui témoigne assez de son avidité). Reste toutefois l'élément de censure, au moins hypothétique : « Si la traduction de Mardrus eût alors existé, mon père eût choisi pour m'y apprendre à lire, un autre livre. » La phrase appelle trois ordres de remarques. Une première sur la différence d'avec *Si le grain ne meurt,* en ce qu'il ne s'agit plus pour le père d'imposer, même si elle est désirée, une lecture à haute voix, mais de conduire l'enfant à assouvir de façon autonome son propre plaisir. *Les Mille et une Nuits* signifient le début d'une *émancipation* : « mon père (...) me le mit entre les mains ». Une seconde remarque touche la question particulièrement sensible chez Gide des « possibles » ; dans le refus de la préférence qui est le sien, la détermination est ici le fait du père, on ne saura jamais la conséquence de ce choix, mais l'origine commune de « lire » et d'« élire » s'en trouve réaffirmée. Enfin la troisième, relevant d'une sociologie de la lecture, invite à mentionner la mère du Narrateur proustien et les raisons qu'elle se donne pour lui remettre également la traduction de Mardrus : respect de la liberté individuelle, peur d'un interventionnisme maladroit, prise en compte de la différence sexuelle (« étant femme, d'une part elle manquait, croyait-elle, de la compétence littéraire qu'il fallait, d'autre part elle ne devait pas juger d'après ce qui la choquait les lectures d'un jeune homme »). Or si la mère jouait dans le *Contre Sainte-Beuve* le rôle de destinataire privilégiée des réflexions littéraires, Gide doit se forger entièrement une Angèle, parée de l'angélisme qui tourmenta sa

propre adolescence, à l'égard de qui reproduire la supposée réticence paternelle : « À peine osai-je vous le donner. »

Car l'accent est toujours porté sur l'effet produit par le texte, y compris pour affirmer par contraste l'importance de la traduction galante : « Galland fut comme l'étuve tiède qui précède dans un Hammam, la salle torride. » La comparaison, empruntée au contexte oriental, assure de la pureté gymnique du lecteur, gardé à l'abri d'un trop de jouissance — « Et dire que déjà les 'confitures sèches' qu'on y goûte me faisaient rêver ! » On passe de la virginité du lecteur face au premier texte, à la virginité du second texte pour le lecteur : sa « fleur », son « authentique saveur », son « sel » préservés... À noter le reproche que Mardrus adresse en préface à la traduction de Galland, « systématiquement émasculée de toute hardiesse et filtrée de tout le sel premier » [3] : il nous rappelle cette grande problématique gidienne et évangélique de la « saveur du sel », dont la perte ne saurait être réparée. Ainsi Mardrus, c'est l'étonnement devant le même livre, devenu tout autre, « l'étrange, la différence » : mots qui dans les mêmes années sont brandis contre les tenants de l'enracinement. Par ailleurs, on ne sera guère surpris de retrouver dans les vertus prêtées au traducteur plusieurs points d'ancrage de l'art poétique et plus généralement de l'art de vivre gidiens. Par exemple, la thèse du « particulier » en littérature, antithèse de la recherche de l'« émotion générale » manifestée chez Galland, et l'« indiosyncrasie puissamment coloratrice » que revendique le *Journal* ; une fidélité dans le respect de la différence, principe que le sujet lui-même expérimente comme un « état » perpétuellement entretenu ; enfin un effet de jubilation analogue à celui des *Nourritures* : « Ici l'on exulte ; on éclate ; on s'enivre par tous les sens. » On se venge de toute une littérature sentant le factice et le renfermé. La plus-value gagnée par les contes dans leur seconde traduction doit être rapportée à leur sensualité retrouvée, chose qui mérite un développement à caractère d'abord sémantique (« Le mot 'sensualité' est devenu chez nous de signification si vilaine que vous n'osez plus l'employer ; c'est un tort ; il faudra réformer cela. »). La sensualité gidienne se distingue de son impensé, le sexe, refoulé commodément dans le domaine de la laideur physique et morale, en ce qu'elle ne constitue pas une pratique, mais bien plutôt une sorte de position idéologique en face de la vie. Ainsi dans les *Nourritures,* le désir pédérastique est-il pris dans une ronde de tous les désirs, dans un éréthisme beaucoup plus général, offert comme un hommage de la culture à la nature, et partant quelque peu sublimé. Dans l'un des articles en question, il y a certes la citation (en exemple d'une abstinence exceptionnelle) de ce conte où intervient une adolescente tentatrice, laquelle « pouvait bien passer aussi pour un adolescent ». Mais à aucun moment il n'est fait allusion au sado-masochisme de nombreux autres, retenu au contraire par Proust lorsqu'il choisit l'Histoire de Zobéide — la

3. Cf. *Le Livre des Mille Nuits et une Nuit,* Fasquelle, 1899, T. I.

chienne qu'on bat pour lui faire retrouver sa forme humaine — pour en faire l'allégorie des conduites aberrantes du Baron de Charlus. « La sensualité, chère amie, consiste simplement à *considérer comme une fin et non comme un moyen l'objet présent et la minute présente* » : les conséquences religieuses sont claires, hors de l'instant point de salut, le sensuel en est d'autant plus la proie du Diable. La forme se ressent de l'impératif catégorique : loin de souscrire à la libération anarchique des instincts, l'éthique gidienne va toujurs dans le sens d'une *sensation morale,* d'une façon de *suivre sa pente en la remontant.* La question que posent par exemple *Les Nourritures,* est de savoir où, et par quels expédients, passe la sensualité d'un texte, laquelle ne se limite pas au discours tenu sur la sensualité. Les articles à propos de Mardrus apportent un élément de réponse, visant à rémunérer les deux défauts de l'écriture, la préméditation qu'elle impose et la médiation qu'elle représente, conjoints par Gide sous le terme d'« apprêt ». Le privilège y est d'abord donné au mot propre, le plaisir du texte suppose qu'on n'ait pas peur des mots : Mardrus est donc loué pour avoir traduit littéralement les injures présentes dans le texte arabe ; la part d'excitation sexuelle va sans dire (« E... ! f... de p... ! », etc., « M. Mardrus écrit les mots en toutes lettres »). La sensation concerne aussi le lyrisme, conservé sous la forme des citations poétiques originales, qui sont autant de « particularités merveilleuses », dignes d'être recueillies en un florilège. Enfin, l'activité même de la traduction, à laquelle Gide porte un grand intérêt et qu'il pratiqua d'ailleurs lui-même par la suite [4], le fait de traduire signifie un travail de la matière et comme du corps de la langue, corps de la mère à la fois sensuel, désirable, et à plus forte raison respecté...

*
* *

Ce que Gide recherche dans la lecture, c'est la réactivation de la sensation, une façon pour le lecteur d'*être refait* [5] dans sa relation au texte. La chronique, la critique d'impression, permettent non seulement la communication de cette expérience singulière de lecture en invitant à la répéter, mais aussi bien la *révélation* à part entière de l'œuvre, suivant la pétition préliminaire de *Paludes.* De même que la différence est chez Gide le principe de la réunion, la singularité de la vie est la condition de l'effet produit par le texte, mais celle-ci n'est valorisée que pour être progressivement perdue — tout « passé, futur, lois, religion, morale, littérature, contrainte » oubliés — dans le but de rejoindre ce naturel dormant et cette humanité qu'il faut assumer le plus possible.

Les Mille et une Nuits offrent à Gide la possibilité d'une modeste revanche sur l'enfance, sur la Bible où l'instinct se voit aussitôt frappé

4. Sa première traduction est publiée en 1914, il s'agit du *Gitanjali* de R. Tagore. Gide avait auparavant traduit des lettres de Hebbel pour la *NRF.*

5. *Journal I, passim.*

par la menace divine. « INFLUENCE DE LA NOURRITURE SUR L'ÉTAT RELIGIEUX (...) LA CHAIR ENTREMETTEUSE OBLIGÉE » disaient déjà les *Cahiers d'André Walter,* ajoutant une ligne au-dessous la mention « *à faire* ». C'est ici la loi tournée, le plaisir solitaire qui, loin de faire l'objet d'une condamnation, arrive à être compris, sinon partagé.

« À un monde faire connaître un autre monde », telle est la légitime prétention de l'écrivain, conclut-il à partir de l'exemple de Mardrus : il faudrait se reporter au « manuel d'évasion, de délivrance » de 1896, pour y trouver mieux qu'un savoir, une *sapience* éveillée. Le dernier mot revient au philosophe, E. Lévinas : « Ce sont les nourritures qui caractérisent notre existence dans le monde. Existence extatique — hors de soi — mais limitée par l'objet (...). La morale des « nourritures terrestres » est la première morale, la première abnégation. Pas la dernière, mais il faut passer par là » [6].

6. *Le Temps et l'Autre, Fata Morgana,* 1979.